

La socialisation des jeunes à Libreville : milieu de référence et adhésion différentielle aux valeurs

Judith MUSSAVU MUSSAVU,
Laboratoire de sociologie, Université Omar Bongo (Gabon)
judmussavu@yahoo.fr

Résumé

L'espace est perçu et vécu différemment en fonction des ressources dont on dispose. Ainsi, la ville « pratiquée » par les jeunes citadinisés fang de Libreville se donne à voir comme un espace de production de schèmes, de perceptions et pratiques culturelles différenciées, en décalage avec le regard de leurs parents, eux-mêmes pourtant produits, de la ville.

A partir de la socialisation des jeunes à Libreville, il s'agit de questionner le rapport entre productions sociales, culturelles et spatialité. C'est-à-dire de voir comment la ville-milieu participe à la production des manières de faire et d'être partagées par ces derniers.

Mots-clés : Famille, Fang, Ville, Réseaux sociaux, Socialisation.

Abstract

Space is perceived and experienced differently depending on the resources available. Thus, the city "practiced" by the young urban fang of Libreville presents itself as a space for the production of differentiated patterns, perceptions and cultural practices, out of step with the gaze of their parents, themselves however products of the city. From the socialization of young fang in Libreville, it is a question of questioning the relationship between social, cultural and spatial production. In other words, to see how the middle city participates in the productions of ways of doing things and of being shared by these young people.

Keywords: Family, Fang, City, Social networks, Socialization.

Introduction

De toutes les ethnies que compte le Gabon, les fangs, notamment ceux localisés dans le nord du pays, sont identifiés comme ceux dont les traditions et rites culturels ont résisté ou résistent le mieux aux métissages culturels inhérents à l'espace urbain. Aujourd'hui, une rupture semble engagée. On assiste depuis quelques décennies à une socialisation dont les ressorts sont fondamentalement urbains, autrement dit l'éclosion » sinon la constitution de façons de faire et de comportements inspirées par les codes et usages urbains. L'héritage culturel traditionnel dont se réclament les parents fangs de « purs souches » semble entrer en contradiction avec la dévolution culturelle de l'espace urbain qui moule désormais le vécu expérientiel de leurs enfants. Du coup, apparaît une situation de décalage entre la culture traditionnelle dans laquelle ont été socialisés les parents, et celle qu'expriment les enfants. Pour le dire autrement, les modes de vie des enfants ne reflètent plus les savoirs, savoir-être et savoir-faire traditionnels. Comment expliquer que ces parents, socialisés dans la culture traditionnelle dont ils sont les potentiels dépositaires, ne transmettent pas grand-chose, voire, plus rien de cet « l'héritage culturel »? En quoi la situation urbaine en est-elle responsable ? C'est dans l'articulation entre culture, famille et ville que nous tentons de saisir la socialisation des jeunes.

Le concept de socialisation prend son importance en sociologie à partir des années trente où il répond à une question fondamentale : comment l'individu devient-il membre de sa société et comment est produit son identification à celle-ci ? Dans la sociologie classique, cette question est centrale dans l'œuvre de Durkheim qui lie éducation et socialisation : « l'éducation est une socialisation méthodique de la jeune génération » (1922, p. 22). Pour Durkheim, l'éducation, dans chaque société, transmet aux individus qui la composent l'ensemble des normes sociales et culturelles qui assurent la solidarité entre tous ses membres. C'est pourquoi, comme le rappelle Amewusika Kwadzo Boevi Tay, tout individu, quel qu'il soit, « a besoin d'acquérir une culture au sens anthropologique » (1988, p. 181).

En effet, la socialisation est un processus d'acquisition de la culture. Aussi est-elle appelée « enculturation ». Il s'agit d'un processus de conditionnement conscient ou inconscient par lequel les membres d'une société intériorisent les valeurs et les normes de la société dans laquelle ils vivent. Le premier lieu d'intériorisation de ces normes et valeurs est la famille. Elle est à cet effet considérée comme l'instance primaire de socialisation ou instance de socialisation primaire (P. Berger, T. Luckmann, 2006, p. 225). Mais cette socialisation peut varier d'une famille à une autre, en fonction de la culture de référence ; ce qui fait de la famille une « variabilité culturelle » (R. Deliege, p. 2011).

Mais en milieu urbain, notre constat à Libreville révèle que cette instance primaire de socialisation ne parvient plus à inculquer aux enfants les normes et valeurs de la société traditionnelle que les parents ont reçues en milieu rural. De fait, les canons de

socialisation urbaine ne reposent plus sur le modèle traditionnel dont les parents se réclament pourtant, une socialisation par laquelle les adultes transmettaient les savoirs nécessaires à la vie quotidienne et aux relations en société ainsi que les sciences traditionnelles et les connaissances religieuses. Le principe communautaire qui organise la vie au village (et dans la société traditionnelle) fait que « l'éducation traditionnelle [...] était une parole collective qui incombait à la fois aux parents biologiques et à toute la communauté » (S. Niangone Nkogue, 2013, p. 275). Mais avec la marchandisation de la vie et du sol (M. Burawoy, p. 2004), mieux, l'introduction du capitalisme, la famille qui s'organisait à partir de la logique patriarcale où les principales productions relevaient de l'agriculture et de l'artisanat, s'est transformée en se réduisant à son noyau essentiel : le couple et ses enfants. Ce modèle de famille qui se développe en ville - dont l'avènement a été favorisé par l'économie capitaliste qui contraint aussi les membres de la famille patriarcale (ou élargie) à y aller chercher de meilleures conditions matérielles de vie - assure désormais la socialisation des enfants dans une distance avec les savoirs ancestraux et loin de la communauté traditionnelle.

En analysant la pratique des langues au Gabon, Placide Ondo (2003) montre le recul de la pratique des langues autochtones face aux enjeux scolaires qui favorisent l'usage du français, malgré quelques stratégies déployées par les parents afin de maintenir ces langues dans la famille. Cette désarticulation est aussi observée par Célestine Koumba (2012) qui montre le rôle du capitalisme dans le nouveau mode de cognition des enfants, et qui se dissimule dans les dimensions économique, religieuse, éducative, politique et médiatique.

Si on interprète cette situation de la socialisation au Gabon à la lumière de la problématique de l'éducation en milieu urbain en Afrique, on pourrait conclure avec Manga Bekombo (1980) que l'enfant résidant en zone urbaine est confronté à un dilemme : soit de se détourner de sa culture propre et, partant, d'adopter les valeurs occidentales que lui propose un milieu urbain supposé nécessairement désafricanisé, soit se préserver de l'effort et des effets d'une reconversion en se réfugiant à la campagne. Une telle lecture véhicule une conception essentialiste de la culture. Suffit-il d'avoir des parents socialisés selon le modèle culturel traditionnel pour être soi-même dépositaire de cette culture ? La tradition et sa culture sont (re) définies ici comme référentielles, l'étalon à partir duquel sont évalués les perceptions, les conduites et les pratiques des jeunes. L'écart qui en découle prend alors le sens d'« acculturation » : la perte de ses normes et valeurs traditionnelles au profit de celles de l'Occident. C'est l'occidentalisation. A ce sujet, la réflexion d'Adrien Ondo Essono est intéressante, car elle renverse la lecture de l'acculturation qui apparaît comme mode de socialisation des villes, espace de stylisation des familles dominantes. En tant que forme de classement, l'acculturation assure un type de cohésion sociale en garantissant que l'Etat et ses élites politiques soient perçus et reconnus comme

légitimes.

Stigmatisée ou valorisée, l'acculturation est l'expression de rapports de force. Dans cette perspective, la ville s'oppose à la campagne, en même temps qu'elle impose ses codes, sa culture à tous ceux qui sont dans son espace. L'échec des parents à transmettre l'héritage culturel traditionnel fait de l'espace urbain un agent de socialisation qui façonne les identités sociales. C'est pourquoi nous nous intéresserons à la façon dont la ville intervient dans la structuration, le façonnement des identités urbaines des jeunes de Libreville. Nous faisons à cet effet l'hypothèse que l'adhésion des jeunes à la culture urbaine crée une identité non fragmentée mais produite par leur inscription à la ville. De même, cette identité urbaine décriée par les parents est en partie issue de la situation d'« hybridité culturelle » progressive des parents.

Pour réaliser ce travail, nous avons collecté des informations à Libreville, car son statut de capitale politique ou « principale ville » fait que cette ville concentre tous les codes urbains au Gabon. Nos informateurs étaient des familles (20) d'ethnie fang en raison de la réputation de ce groupe à préserver sa culture. Cette population d'enquête était composée de parents et des enfants (25). Leur choix était raisonné. Les parents devaient avoir reçu une socialisation primaire en milieu rural afin d'augmenter la probabilité d'une éducation traditionnelle. Quant aux enfants, nous avons choisi ceux dont l'âge varie entre 15 et 25 ans. Cette population a des chances de présenter une épaisseur de la socialisation urbaine.

Nous avons utilisé deux techniques : l'observation et les entretiens semi-directifs. Nous avons observé les jeunes hors de leur foyer afin de saisir leur mode d'inscription dans l'espace urbain à travers lequel se manifeste leur culture urbaine. Au sein de leur famille, ce sont les relations parents/enfants qui ont été observées afin d'identifier les codes culturels en usage.

Les entretiens avec les parents ont porté essentiellement sur leur éducation traditionnelle, sa transmission aux enfants et sur la perception parentale de la socialisation urbaine. Chez les enfants, les entretiens visaient à saisir le rapport à la culture traditionnelle et les modes de socialisation urbaine.

Pour rendre compte de cette recherche, nous nous intéresserons d'abord à l'adhésion des jeunes à la culture urbaine. Puis, nous montrerons comment cette socialisation s'inscrit dans une distance avec les codes de socialisation (traditionnelle) des parents. Enfin, nous montrerons que le regard des parents sur cette socialisation des jeunes trahit leur propre « hybridité culturelle ».

1. Adhésion des jeunes aux valeurs citadines

Si l'identité sociale ne s'incarne pas automatiquement dans l'espace, ce dernier constitue pourtant un contexte favorable à sa fabrication et le ciment efficace pour tisser des relations aux autres dans la société (S. Graverau, 2019, p. 34). Dès lors, l'espace urbain librevillois se donne à voir comme ressource identitaire des jeunes à

travers ses propres codes et usages, appropriés par les jeunes pour accéder aux divers « mondes sociaux » qu'elle leur offre.

En effet, majoritairement nés à Libreville, les jeunes agissent et se comportent conformément aux codes intériorisés à travers divers pôles de socialisation (l'école, la rue, les groupe de pairs, les médias). L'observation des jeunes librevillois montre qu'ils se socialisent davantage à l'extérieur du foyer où ils passent la majeure partie de leur temps : la rue, l'école, les lieux de loisirs et les réseaux sociaux. Ces divers pôles concourent à forger leur vécu quotidien, leur histoire, leur identité citadine. L'un des éléments majeurs de cette socialisation urbaine est la langue utilisée pour communiquer.

Il est courant d'entendre les jeunes utiliser des expressions dont ils détiennent seuls la compréhension. C'est le « toli- bangando » (E. Dodo Bounguendza, 2013 ; L. Ditougou, 2009). Ainsi par exemple *Couchonisé* (légalisé ou reconnu) ; *djadji* (le grand) ; *il y a un mauvais gaz* (il y a un problème) ; *je te waz* (je te parle) ou *il ne suit pas* (ne pas être en phase avec) ; *shina* ou *mougou* (personne exploitée ou dominée) ; *arrêté de noke* cette fille (arrête d'emmerder cette fille) ; *je vais falla les do* (je vais chercher l'argent) ; *on se tempone* ou *on se capte* (on se voit plus tard) ; *j'ai chifféré les do* (j'ai volé l'argent), *je tape l'achat* de la dame (je vole la dame là) ; *je vais te poula* (je vais te poignardé) ; *tu djonze* (tu expliques) ; etc. A travers ces expressions, il ressort que la ville permet le développement « des compétences langagières cognitives » (F. Engin, Isn, 2009). Des mouvements corporels (danse) ou une gestuelle peut aussi faire partie de cette production urbaine. C'est ainsi que le *ntcham* est décrite comme une danse « des bandits », c'est une gestuelle corporelle où des instruments telle que la machette et autre peuvent être utilisés pour expliquer comment se déroulent un braquage. On peut ainsi voir des jeunes porter une radio, esquissant des pas de danse. Celui qui comprend la gestuelle, capte vite le message ainsi transmis comme préparation ou code pour « braquer »¹ le passant. Ces expressions et manières d'être laissent penser à une façon territoriale de vivre la ville à Libreville. Cette dernière agit donc comme un creuset qui moule des façons d'agir, de faire et d'être partagées et qui forment un cadre à la structuration d'une personnalité urbaine.

Il est rare de voir un jeune librevillois ne disposant pas d'un téléphone portable. A l'affut des dernières technologies, ils veulent non seulement montrer qu'ils sont à la page, ils « suivent », mais aussi profiter au mieux des possibilités qu'offre cet instrument devenu indispensable pour eux : WahatsApp, Facebook, internet. Ils sont devenus des moyens et des lieux d'information et de commentaire (sur ce qui se passe à Libreville et ailleurs), de présentation de soi en rivalisant de posture et d'image de soi.

Cette importance qu'ont les nouvelles technologies de la communication chez les jeunes, se donne à voir, chez ceux qui n'ont pas de connexion à domicile, par l'assaut

¹ Dans le jargon populaire, ce mot signifie voler.

donné aux immeubles publics. On les voit par exemple accrochés aux clôtures de l'Assemblée Nationale, du Sénat, du ministère du Pétrole et des hydrocarbures, situés au Boulevard Léon Mba. Ces nouvelles technologies de la communication influencent fortement l'identité des jeunes en les faisant sortir du monde « réel » pour les faire entrer et les installer dans un monde virtuel. C'est à travers ce monde fantastique et fantasmagique que se construisent leurs façons de penser, d'agir, de communiquer et de consommer. A ce sujet, M Nanag, 62 ans, attaché administration générale dit:

« L'éducation des jeunes à Libreville est dominée par la rue, et le développement de la technologie. Les jeunes se fient plus à internet et s'imprègnent des événements des réseaux sociaux ».

Ensembles mais seuls, les jeunes, hyper connectés, sont devenus des colocataires de leurs parents. Ils cohabitent en vivant respectivement dans leurs « mondes », celui des jeunes étant (re) créé via les réseaux sociaux. C'est cette situation que vit M^{me} Biveveghe, 48 ans, infirmière :

« Ce qui prédomine aujourd'hui dans la socialisation des jeunes, ce sont les réseaux sociaux, la télévision, les jeux vidéo, internet. Ma fille et ses frères passent la majeure partie de leur temps entre la télé et leur téléphone, j'ai l'impression parfois que je n'existe même pas pour eux ».

La télévision, en effet, n'a pas un rôle mineur dans la socialisation des jeunes. Leur préférence va aux chaînes câblées : chaînes de sport pour les garçons, les chaînes de mode et les séries à l'eau de rose pour les filles. Les garçons et les filles sont attirés par les chaînes de musique. Dans ces programmes télévisés, ils trouvent leurs idoles, leurs codes d'identification qui les conduisent à une sorte de « socialisation anticipatrice » (R. King Merton, 1965).

En sillonnant les rue de Libreville, il est courant de voir les jeunes, certains portant encore l'uniforme scolaire, envahir les débits de boissons et consommer de l'alcool que certain associent aux drogues appelées « kobold ». Leur préférence va aux bières en bouteille de 33 cl : « petite beaufort », « petite castel », « petite 33 ». Elles sont vendues en « formule » appelée aussi « kilo », c'est-à-dire 3 bières à 1000Franc CFA. Cette consommation se fait en bande avec interdiction au gérant ou à la gérante de débarrasser les bouteilles vides. Les jeunes interrogés à ce sujet disent que cela leur permet de contrôler la facture en comptant simplement le nombre de bouteilles. Mais nos observations ont révélé aussi une compétition entre jeunes qui se lancent des défis, rappelant parfois un copain qu'il est en retard d'une bouteille. Il faut relever que la moindre incompréhension entre jeunes peut donner lieu à une rixe. Ces bouteilles entassées sur la table deviennent ainsi des « armes » et des projectiles lancés ci et là. Nous sommes ici en présence de ce que Jean Eméry Etoughe Efé considère comme une « sociabilité par l'ivresse » (2017, p. 55).

Les jeux et loisirs ne sont plus les compétitions au cours des parties de chasse ou de

pêche, les contes et légendes, les devinettes au clair de la lune, etc. La ville impose ses façons de jouer et se distraire en même temps qu'elle classe celles-ci socialement. Les enfants de la haute société vont se distraire au « club Saoti ou ils jouent au tennis, au billard ou au bowling, ou encore au Sheraton Ré Ndama pour se baigner à la piscine, tandis que les enfants des classes populaires jouent au « King off » chez le « Malien » et au football sur des terrains non appropriés » (P. Ondo, 2015, p. 134) et se trouvent le week-end sur la plage du Lycée Léon Mba ou du Tropicana.

Si les jeunes des quartiers populaires peuvent se récréer au quartier, non loin de leur « trottoir », devant les échoppes des boutiquiers, ils se font aussi plaisir en consommant du riz gras viande, poulet spaghetti, poisson riz, etc. et surtout des « Nike »² et brochettes de viande braisées et vendues sur les trottoirs (*Ibid.*, p. 134-135).

Libreville, à travers cette diversité d'expression des jeunes, se donne à voir comme un lieu de production de nouveaux savoirs et schèmes de comportement objectivés par les jeunes. Loin de la percevoir comme un lieu d'acculturation, elle se montre plutôt comme « lieu grâce auquel la socialisation travaille les identités et grâce auquel les individus développent à la fois leur individualité et leur sociabilité » (F. Engin Isn, 2009, p. 2). Et les interactions quotidiennes qu'entretiennent ces jeunes favorisent des influences réciproques qui finissent par créer des façons d'être ensemble, des modes de coexistence et systèmes d'attitudes. C'est donc pour participer aux sphères de sociabilités qu'imposent la ville que les jeunes adhèrent aux usages et codes partagés par leurs amis. Or, cette vision n'est guère partagée par les parents qui observent ces nouveaux codes comme des symboles de déstructuration de l'éducation traditionnelle. Mais, comment déstructurer ce qui n'a pas été organisé, structuré au préalable ?

2. Distance par rapport aux valeurs traditionnelles

L'observation des communications parent / enfant au sein des foyers constituant notre cadre empirique, met en lumière la quasi permanence du français aussi bien lors des échanges enfant / enfant, parent / enfant, que dans les échanges parent / parent.

Dans certaines familles, le français est la langue exclusive. Si certains parents échangent entre eux en fang, la communication avec les enfants se fait en français car ces derniers ont été socialisés en français, faisant ainsi de cette dernière leur langue maternelle. Par ce choix, ils espèrent anticiper la familiarisation des enfants à l'univers scolaire qui exige la pratique du français. En même temps, ils les font entrer dans la sociabilité de la vie urbaine car pour communiquer avec le voisin qui n'est pas fang ou pour aller faire une course chez le boutiquier, il faut user du français. Même chez les parents qui parlent aujourd'hui le fang à leurs enfants, le constat est presque le même : les enfants ont une compétence très partielle de cette langue. Andrée, âgée de 19 ans,

² Les « Nike » désignent les ailes de poulet, allusion faite à leur forme qui ressemble à l'insigne de cette célèbre marque.

dit :

« Mes parents sont fangs, et parlent le fang entre eux. Moi, je communique beaucoup plus en français avec eux et moins en fang. Ils nous parlent en fang et on répond en français... Je comprends seulement mais je ne parle pas parce que j'ai un problème de prononciation, je prononce mal les mots et je préfère ne pas parler, du coup, j'abandonne ».

Pour familiariser les enfants à la langue fang et la maintenir dans le foyer, certains parents passent régulièrement les vacances au village avec leurs enfants. D'autres font venir les grands-parents à Libreville en espérant que la cohabitation et les échanges en fang avec les petits enfants permettront à ces derniers d'avoir la maîtrise de cette langue. Mais là aussi le pouvoir socialisateur de la ville prend le dessus sur les efforts des parents. Amour a 18 ans, il réside au quartier Akébé-plaine. Cette élève de 4^e, qui a été élevée à la fois par sa mère (âgée de 36 ans) et ses grands-parents, s'explique ainsi sur son usage exclusif du français :

« Je ne parle pas le fang parce que je n'ai pas encore les mots, c'est encore difficile. Je me débrouille, je m'en sors comme je peux. Je ne parle pas fang parce que depuis que je suis petit, on me parlait plus en français et j'ai grandi avec ça. C'est ma mère qui me parlait le français, mais les grands-parents me parlaient plus en fang et aussi en français. Maintenant dans nos communications, eux, ils parlent en fang et je leur réponds en français car, je n'ai pas été habitué à parler le fang ».

La cohabitation de générations différentes se matérialise linguistiquement par l'usage de la langue fang et le français. Les parents et grands-parents communiquent en fang. Cette dernière est aussi utilisée par certains parents et grands-parents pour des injonctions à l'endroit des enfants : « fais ci, fais ça », « donne-moi ci ou ça ». Les enfants s'exécutent sans répondre en fang. Cette situation révèle la non maîtrise de la langue fang : ils imaginent ou comprennent ce qui leur est dit mais sans pouvoir s'exprimer en fang, encore moins soutenir une conversation. Monsieur A. E. Simplicie. 68 ans, ancien Juge à la retraite, père de 9 enfants, déplore cette situation :

« Là aussi c'est un drame, là aussi c'est un drame ! Beaucoup de nos enfants, ne savent pas s'exprimer en fang et pour cause, au foyer même dans la famille, tout le monde parle français. Même les purs fangs, comme moi, c'est rare que je parle en fang avec ma femme. Beaucoup sont comme ça malheureusement, c'est un drame. Si encore, ils pouvaient parler ! Le langage, c'est imagé mais quand tu leur parles, c'est très abstrait pour eux et ça ne représente rien parce qu'ils n'ont pas vécu dans le milieu où on avait puisé l'essentiel de notre vocabulaire, de nos pratiques. Ils apprennent à parler fang comme quelqu'un qui apprend de l'anglais à l'école, de manière artificielle, pour ceux qui ont la chance d'apprendre. Je crois qu'il y a 50% des jeunes aujourd'hui qui ne savent même pas dire un mot en fang ! ».

3. Hybridité culturelle des parents et regard réflexif sur les jeunes

Jadis, la socialisation prenait appui sur la cosmogonie du monde *fang* (voir P. Nguema Obam, 1983). Celle-ci s'objectivait *via* la culture faite d'habitudes

coutumières, de pratiques et de valeurs qui agençaient la vie sociale. L'organisation foncière, fondée sur une appropriation collective de l'espace, facilitait l'intervention de plusieurs acteurs. La réussite ou l'échec constituait dans ce cadre, un enjeu communautaire dont l'objectif était la survie du groupe et du lignage tout entier. Car l'enfant, considéré comme une bénédiction, un être sacré, appartenait à la famille élargie et au lignage plutôt qu'à ses seuls parents biologiques comme le rappelle cet ancien fonctionnaire retraité :

« Je suis né en 1945 dans un terroir purement fang. On a vécu selon nos préceptes fangs. L'enfant était éduqué par la communauté et pas uniquement par son père ou sa mère. Le même enseignement que tu reçois de tes parents biologiques, c'est ce que, peut-être mieux, on te dirait au corps de garde, chez le voisin, deux maisons plus loin ».

La langue fang était prioritairement intégrée et objectivée par l'enfant. Cette socialisation était pragmatique, initiatique et communautaire. C'est l'ensemble de ces apprentissages qui a disparu du processus de socialisation des jeunes à Libreville. Ces parents qui estiment pour certains, être fangs « de purs souches », ont depuis fort longtemps, été eux-mêmes des sujets de la ville. Car, la scolarisation dans les terroirs, portait en elle, les prémices d'un processus acculturatif des générations ultérieures. Voir son fils interpréter le discours du sous-préfet, était valorisant pour le parent dont l'enfant avait appris le français et un sujet de motivation pour d'autres parents. M. A. Patrice, 69 ans, ressortissant du village Mfagne, a été scolarisé à l'École Catholique d'Essone Bekoue où il obtint son certificat d'études primaires (C.E.P). Il évoque ainsi quelque peu la représentation de l'école à cette époque :

« Aller à l'école était très important, il ne fallait pas manquer. Mes parents n'étaient pas lettrés mais avaient compris la valeur de l'école, il fallait s'y adapter, on était le représentant de sa famille, il fallait sauver la famille ».

Aller à l'école, c'était la promesse d'un travail salarié et donc, la possibilité d'échapper au dur labeur du travail de la terre. Avec une pointe de nostalgie, l'enquête ci-dessous dit :

« Et tout de suite, on a mis dans la tête de nos parents qu'être grand, c'est aller à l'école, avoir une fonction, avoir un travail salarié. On te présente la valeur monétaire des choses, l'échange ce n'est plus le troc mais il faut avoir de l'argent. Et pour avoir de l'argent, il faut aller à l'école et l'école n'était à portée de main, il faut s'expatrier presque, ça veut dire par-là, quitter son village et aller loin afin de trouver là où il y a une école, et c'est à ce moment-là que le drame a commencé pour nous ».

Un lien a été établi entre instruction, diplôme, emploi et position sociale (P. Ondo, 2009b, p. 98-102). Ainsi, l'école était donc devenue indispensable grâce aux valeurs reconnues à sa culture, c'est-à-dire l'instruction, valeurs (économique, politique, symbolique nécessairement sociales) qui incarnent désormais la modernité.

Mais c'est dans cet accès à la modernité que se paie le prix de l'éloignement du terroir et des valeurs qui lui étaient liées. L'école a provoqué deux ruptures :

La première est qu'elle a détaché le savoir des cultures nationales : le savoir scolaire relève de la culture française. La seconde est qu'elle a séparé savoir et éducation qui faisaient corps car les sciences traditionnelles et les connaissances religieuses, nécessaires à la vie quotidienne, devaient trouver leur support dans les comportements sociaux que les adultes devaient inculquer aux jeunes à travers les stages initiatiques marqués des rites de passage. L'éducation n'est plus ici, selon la formule de Durkheim, le moyen par lequel la société prépare dans le cœur des enfants les conditions de sa propre existence (*Ibid.*, p. 102).

De fait, l'actuelle "hégémonie" du français comme langue parlée à l'école, au foyer, au travail, dans la rue consacre davantage un phénomène ancien amorcée il y a bien longtemps. Les parents, devenus citoyens de longue date à Libreville et qui se réclament de la tradition, sont hybrides puisque leur façon de vivre la ville et de socialiser leur enfant, n'a plus rien de traditionnel. L'hybridité se dit d'une chose qui participe de genres ou de styles différents. Et Marion Sauvaire (2012) la définit comme « la création de nouvelles formes transculturelles au sein des zones de contact produites par la colonisation ».

Le père n'est plus le « fang » qu'il était. La situation que déplorent certains « conservateurs », a été nourrie par leur assimilation aux valeurs d'intégration de la ville. Du coup ils se trouvent dans une situation que Jean Ferdinand Mbah qualifie d'« ambivalence culturelle » (2009, p. 30). Or lorsque les valeurs autochtones sont revendiquées avec résistance et insistance, l'effet d'assimilation est amoindri. Autrement dit, les parents, comme leurs enfants aujourd'hui, ont intégré la ville comme institution sociale avec ses codes. En socialisant leurs enfants conformément aux impératifs de l'espace urbain, la ville s'est également imposée à eux, à travers la culture qu'ils ont intériorisée. C'est donc l'intériorisation des codes de la ville à travers la socialisation des parents à celle-ci (par le travail, le type d'habitat, loisirs, gestion des déchets ménagers...), qui prouve leur appartenance à la ville et non plus aux traditions dont ils se réclament. Certains d'entre eux, comme M. Simplicite, reconnaissent ainsi leur échec à pérenniser ce socle culturel chez leurs enfants :

« Sinon, je n'ai pas transmis tout ce que j'ai reçu à mes enfants et pour cause, la vie moderne qui m'avait rattrapé et cela s'est accru avec mes enfants. Je n'ai jamais pu être utile à autre chose que d'avoir une valeur monétaire. Donner de l'argent aux enfants pour aller à l'école le plus loin possible. Mais cela, c'était aussi s'éloigner le plus possible de nos valeurs traditionnelles ».

Les enfants issus de parents eux-mêmes "perdus", le sont davantage puisqu'ils ne reçoivent presque pas d'enseignements traditionnels de la part de ces derniers, en proie eux-mêmes aux changements. L'éducation ainsi transmise aux enfants (hormis quelques conseils donnés çà et là) tient compte des « effets de milieu, i.e. effets résultant

des spécificités mêmes du contexte de la vie des individus » (J-M. Stébé, H. Marchal, 2007, p. 25). Les enfants ne sont rattachés au terroir des parents que de nom, et si ce n'est dans beaucoup de cas, faire un tour au village (lors des vacances scolaires) où ils semblent étrangers. Tout compte fait, certains parents considèrent que la socialisation de leurs enfants est ratée :

« Avant dans l'éducation ancienne, il y avait le respect des valeurs, l'honnêteté, aujourd'hui, les jeunes sont sous l'influence de la modernité. Pour vivre ensemble, nous nous taisons et nous attendons ce qu'ils vont nous proposer. Car si tu forces sur ton enfant, il va te manquer de respect ».

Ce qui est considéré par les parents comme une irrévérence des jeunes générations à l'égard des adultes s'expliquerait, selon M. C. Bernard, 70 ans, ressortissant du village Nzoumou 1, par leur relative autonomie financière :

« Il y a une bête qui est rentrée dans la tête des enfants d'aujourd'hui. Car, tu parles à ton enfant, c'est comme si tu parlais à un rat, il ne te comprendra jamais. Là où tu lui dis : « ah ce n'est pas comme ça », pourtant il sait que ce n'est pas bon, mais il le fait quand même, mais quand il a buté, c'est là qu'il revient pour dire : « oh papa, papa ». Aujourd'hui, les enfants n'appellent plus papa, c'est maintenant le boss (signifie grand en anglais), je ne suis pas le grand de mon fils ! Comment résoudre ça ? Quand tu parles à ton enfant, il te dit : « Je vais te manquer de respect ». Mais tu vas me manquer de respect au vu de quoi ? « Oh laisse-moi vivre comme je veux » ! Ok, continues comme tu veux, la suite, on verra bien » ! C'est comme ça nous vivons aujourd'hui. C'est parce que pour certains ils ont de l'argent, l'argent suffit pour qu'ils vivent comme ils veulent ».

Ce rapport à l'argent fait partie des diverses « formes » que la vie urbaine secrète. L'argent « qui contribue à tout mettre au même niveau [...] efface les différences qualitatives » (J-M Stébé ; H. Marchal, 2019, p. 59).

Les perceptions parentales des comportements des jeunes traduisent des logiques de pensées différentes entre générations. C'est un regard presque idyllique sur la société traditionnelle gabonaise. Si tel est le cas, pourquoi cet héritage culturel n'a-t-il pas été sauvegardé afin d'être pérennisé ? Jacques Binet (1979, p. 6) rappelle à ce titre :

Les sociétés africaines se trouvent face à la nécessité de s'adapter rapidement [...] Car de minute en minute l'édifice s'effrite. Bâti sur l'autorité et l'intérêt collectif, il supporte mal l'irruption des forces nouvelles, des prises de conscience individuelles. Il faudrait que l'autorité des patriarches reste acceptée, que le respect se teinte d'affection, que l'obéissance n'empêche pas la libre initiative, que le sens communautaire s'accorde avec le respect et la mise en valeur de la personnalité.

Tel est le défi que pose la mondialisation dans la socialisation de l'enfant africain.

Conclusion

L'intérêt porté au groupe ethnique fang comme cadre empirique n'est qu'un prétexte, pour saisir plus largement les dynamiques urbaines qui se font et se défont dans la socialisation des jeunes citadinisés à Libreville. Socialisés à « coller » aux éléments essentiels de l'existence urbaine, (scolarisation, l'emploi, la marchandisation de la vie, le règne du tout urbain...), les parents sont eux-mêmes devenus hybrides : l'héritage traditionnel devient un mythe. Au-delà des conceptions dichotomiques entre espace urbain / espace rural, tradition/ modernité, comment être citadin avec un regard porté vers le passé alors qu'on est acteur à part entière de cette modernité qu'on qualifie comme étant « acculturée » ?

Avec la mondialisation de l'économie, les barrières et les frontières symboliques entre les pays « s'évaporent » : c'est le monde du tout connecté, partout³! Cette culture mondialisée qui se diffuse massivement à travers un ensemble de pratiques partagées, soutenues par les réseaux sociaux, tend à uniformiser les façons de faire, de consommer, de se récréer (loisirs), de penser, de se vêtir, etc., des jeunes à Libreville.

Puisque « nous vivons dans une époque qui interconnecte, qui met en relation toutes les parties de la planète » (Valentina Crispi, 2015, p. 20), un travail réflexif sur "soi" et le rapport à "l'autre" est nécessaire. Valentina Crispi relève que la modernité se caractérise par la pluralité des formes de socialisation, d'enculturation, d'éducation, par la diversité des langues et des modes de communication. La rencontre entre les cultures et les différences culturelles s'impose dans les faits : l'autre, l'étranger, l'altérité font partie du rapport au monde quotidien (*Ibid.*, p. 2).

Références bibliographiques

BEKOMBO Manga, 1980, « Milieu urbain et éducation en Afrique », in *Enfance*, t. 33, n°4-5, Congrès international de psychologie de l'enfant, [en ligne], <https://doi.org/10.3406/enfan.1980.3326>, p. 171-172.

BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, 1986, *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

BINET Jacques, 1979, « Nature et limites de la famille en Afrique noire », in *O.R.S.T.O.M, Fonds documentaire*, n° 3802, septembre/décembre.

BURAWOY Michael, 2014, « L'avenir de la sociologie », *SociologieS*, [En ligne], <http://journals.openedition.org/sociologies/4774>, Découvertes / Redécouvertes, Michael Burawoy, mis en ligne le 24 juin 2014 (consulté le 26 février 2018).

CRISPI Valentina, 2015, Le « Télémaque », in *L'Interculturalité*, n°47, p. 17-30.

³ En 2016, l'Union Internationale des Télécommunications (UIT, 2016) relevait que plus de 68% des 3,5 milliards d'internautes dans le monde utilisent les réseaux socio-numériques. En 2015, la conférence mondiale s'est tenue du 2 au 27 novembre à Genève.

- DELIEGE Robert, 2011, *Anthropologie de la famille et de la parenté*, 3^e édition, Paris Armand Colin.
- DITOUYOU Lucien, 2009, *On est ensemble. 852 mots pour comprendre le français du Gabon*, Libreville, Editions Raponda Walker.
- DODO BOUNGUENDZA Eric, 2013, *Dictionnaire du parler toli-bangando. Argot des jeunes Gabonais*, Libreville, Editions Ntsame.
- DURKHEIM Emile, 1922, *Éducation et sociologie*, Paris, Librairie Félix Alcan.
- ENGIN F Isin, 2009, « La ville comme lieu du social », in *Rue Descartes*, 2009/1, n°63, p. 52-62, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2009-1-page52>.
- ETOUGHE EFE Jean-Emery, 2017, *Les Bars populaires de Libreville. Des construits de sociabilités*, Paris, L'Harmattan.
- GRAVEREAU Sophie, VARLET Caroline, 2019, *Sociologie des espaces*, Paris, Armand Colin, coll. « U ».
- KING MERTON Robert, 1965, *Éléments de théorie et de méthode de sociologiques*, Paris, Plon.
- KOUMBA BOUPO Célestine, 2012, « *Formes et modèles de socialisation chez les Mitsogho du Gabon* », thèse de doctorat en sociologie, Université Paul Verlaine, Metz.
- MBAH Jean Ferdinand, 2009, « Les problèmes théoriques et méthodologiques liés au renouvellement de l'expérience culturelle dans une société africaine en transition », in *Revue gabonaise de sociologie*, n°2, p. 15-53.
- NGUEMA OBAM Paulin, 1983, *Aspects de la religion fang*, Paris, Kharthala.
- NIANGONE NKOUE Stéphanie, 2013, *Anthropologie de la socialisation*, Paris, L'Harmattan.
- ONDO ESSONO Adrien, 2014, « *Endele* de Pierre-Claver ZENG : "la modernité acculturée" comme système classant des classements au Gabon », in *Regards sur l'œuvre artistique d'un poète-philosophe fang : Pierre-Claver ZENG*, Libreville, Odette Maganga.
- ONDO Placide, 2009 a, « Les familles librevilloises face à la menace de la déscolarisation au Gabon : les stratégies d'"expiation" de l'enfant », in *Revue gabonaise de sociologie*, n°1, p. 59-80.
- , 2009 b, « Culture scolaire et production de l'anomie au Gabon », in *Revue gabonaise de sociologie*, n°2, p. 91-124.
- , 2015, « Dramaturgie sociale et lutte des classements à Libreville », *Humanités gabonaises*, n°6, p.117-143.
- SAUVAIRE Marion, 2012, « Hybridité et diversité culturelle du sujet : des notions pertinentes pour former des sujets lecteurs ? », in *Litter@ Incognita* [en ligne], <http://blogs.univ-tlse2.fr/littera-incognita-2/2016/02/16/numero-4-2011-article-3-ms>, Toulouse, Université Toulouse Jean Jaurès, n°4 « L'hybride à l'épreuve des regards croisés », mis en ligne en 2012.
- STEBE Jean-Marc, MARCHAL Hervé, 2019, *Introduction à la sociologie urbaine*, 2^e édition, Paris, Armand Colin.

-----, 2007, *La Sociologie urbaine*, 4^e édition, Paris, Armand Colin.

TAY. Amewusika Kwadzo Boevi et *al.*, 1988, « Socialisation de l'enfant dans le milieu familial et hors de la famille », in *Famille, enfant et développement en Afrique*, Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la culture (UNESCO).